

## Ô INDÉPENDANCE SUSPENDS TON VOL

Ne pas respecter les règles du film de genre a un prix : le confinement. Ainsi, *Suspension*, fable SF d'une rare maturité, est figé dans un anonymat relatif.



LE PITCH rappelle un célèbre épisode de la *Quatrième Dimension* : un type lambda se retrouve affublé du pouvoir d'arrêter le temps par le biais d'un objet antique, en l'occurrence un caméscope VHS. Mais point de comédie ni de morale dans *Suspension*, car en "gagnant" ce pouvoir dans un accident de voiture, Daniel perd ce qu'il avait de plus précieux : sa famille.

Le malheur c'est simple comme un coup de fil au volant. Et alors qu'il a la capacité suprême de figer l'univers entier, Daniel va essayer de réparer sa vie, et celle de Sarah par qui le malheur est arrivé. Et par là même, il va la figer elle aussi. Jusqu'à en faire une poupée, une statue dont il va tomber amoureux.

Le petit gars sympa et benêt du début va se transformer en un dangereux – mais doux et attentionné – psychopathe. "Lorsqu'une personne a assez de pouvoir pour transformer l'autre en objet, alors l'abus est inévitable", nous explique Ethan Shafte, co-auteur joint par mail.

À peine âgés de 26 ans à l'époque des faits, le trio responsable de l'écriture et de la réalisation surprend par sa maturité et la profondeur de ses arguments filmiques et philosophiques. "Suspension traite du pouvoir qui déshumanise et des terribles conséquences de l'abus de pouvoir" selon Aris Belvin, le producteur et co-scénariste. On a beau les tancer sur l'affaire DSK, que le journaliste de mauvaise foi tente de relier au sujet du film pour vendre du papier, rien n'y fait.

Hermétiques à la provocation, les jeunes gens

répondent sur le ton de moines bouddhistes qu'ils sont bien trop occupés pour s'y intéresser, mais d'y voir tout de même le cas d'un "homme qui perd tout contact avec la réalité". Leur anti-héros contrôle le temps, l'exhéro de la France socialiste contrôlait l'argent.

### LE PRIX DE L'INDÉPENDANCE

L'autre surprise du film, c'est de le savoir confiné dans un ghetto de par l'absence de distributeur ou diffuseur puissant. Une aberration à l'ère de l'Internet. "Pas de star, pas de budget marketing" explique le producteur. Mais ce qui le rend invendable au sein même du marché américain, c'est le mélange des genres. "Trop dramatique pour le fan de SF, trop SF pour l'amateur de drames", le film échoue donc à trouver son public.

*Suspension* aura connu une seule projection française au Festival du Film d'Avignon en 2008. Et malgré ses qualités, il connaît le sort classique de la plupart des films indépendants à petit budget. Le public français ne pourra sans doute même pas le visionner du fait du zonage des lecteurs de DVD.

Reste une ultime solution, interdite par la loi. Le réalisateur : "Le téléchargement illégal est une solution populaire dans les pays où le film n'est pas disponible. À ce stade, que les gens se le procurent comme ils le pourront !"

C'est l'autre prix de l'indépendance, qui selon le point de vue, peut être vécu comme une consécration.

Rachid Ouadah

*Suspension*, de Ethan Shafte, Alec Joler et Aris Blevins  
www.suspension-movie.com

## L'AUTOCEENSURE, WHAT ELSE ?

Le Patriot Act, renouvelé en février dernier par Obama, a remis au goût du jour la chasse aux sorcières anti-patriotes. Mais cette fois, les "bad guys" ont gagné, par le truchement de l'autocensure.

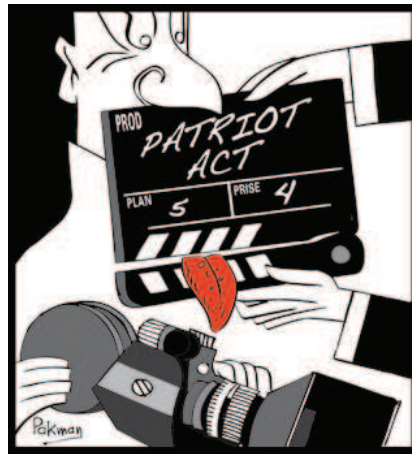
VOTÉ la première fois au nom de la lutte contre le terrorisme fin 2001, le Patriot Act, dispositif législatif liberticide, suscite peu de réactions dans le milieu du cinéma.

Un peu plus de cinquante ans auparavant, c'était pourtant la guerre ouverte entre le politique et l'industrie cinématographique. De fin quarante à début soixante, pas question d'avoir des idées de gauche trop affichées pour bosser à Hollywood. La commission d'enquête sur les activités anti-américaines (HUAC) vit le jour, avec l'objectif de fliquer sauvagement le contenu de la production culturelle, afin d'en bouter méthodiquement l'ennemi rouge. L'affreux sénateur Joe Mc Carthy y participa, bien sûr.

Bertolt Brecht eût le temps de s'en retourner flâner l'air d'une Europe fraîchement dénazifiée, et Jules Dassin (le père de Joe) celui de s'exiler pour une seconde carrière. Beaucoup de scénaristes furent virés sur dénonciation, mais nombre de gens résistèrent, et pas toujours ceux auxquels on pense.

### LA TROUILLE DE NE PLUS POUVOIR TRAVAILLER

Elia Kazan balancera tout ses petits camarades. Considéré comme un homme de gauche, il ne se comportera pas mieux que Cécil B. De



Mille ou Gary Cooper. Il ira jusqu'à inventer des "coupables" pour se faire bien voir du Congrès.

Le cas de John Ford est assez surprenant également. Homme de droite revendiqué (ami intime d'acteurs talentueux comme Ward Bond et John Wayne, à côtés desquels Sarah Palin passerait pour une dangereuse gauchiste), il ne s'est point comporté de façon déshonorante. Certes, il ne fit pas toujours à la pointe de la contestation. Il était évidemment mort de trouille à l'idée de ne plus pouvoir travailler. Il n'en a pas moins déclaré : "Envoyez-moi ce putain de commu-

niste, et je l'engagerai !" Il aura ainsi sauvé la tête de nombre de copains. Tout cela au nom d'un principe très simple : la défense du premier amendement de la constitution, liberté de conscience, de parole et d'opinion...

Sous l'ère Bush Jr, pas grand-chose à voir, non ? À part quelques voix attendues (néanmoins courageuses) au moment de la guerre d'Irak – Susan Sarandon, Tim Robbins, Sean Penn – point de résistance organisée.

L'autocensure aurait donc remplacé non pas la censure elle-même, mais la résistance à celle-ci, ce qui est pire. Dif-

ficile de trouver des exemples de cette autocensure, puisque le principe même fait disparaître toute preuve de censure. On peut en déceler des traces, à travers l'affaiblissement général du discours politique des films de genre, qui furent le fer de lance culturel de l'anti-reaganisme dans les années quatre-vingt.

Au contraire, l'idéologie néo-conservatrice s'est renforcée à travers des films de "pur divertissement" tel que *La Guerre des Mondes* de Spielberg. Un temps, le cinéma américain donna l'apparence de la contestation, à travers une série de longs-métrages ouvertement anti-guerre, mais parce que l'opinion publique commençait déjà à se retourner. Quand bien même, le *Washington Post* dit de *Syriana* (2003) que "seul Ben Laden aurait pu écrire le scénario avec autant de conviction". Il ne reste alors que des références trop brèves pour être relevées comme dans une scène d'écoute téléphonique dans *Les Infiltrés* de Scorsese.

Mais la vraie grosse allusion à l'époque sus-citée s'est manifestée en 2005 avec *Good Night & Good Luck*. L'auteur de ce film austère et épuré n'est autre que Georges Clooney, fils de journaliste et vendeur de café, mais pas que. Comme quoi, on pensera ce qu'on veut de "Mr What else", mais lui, a un serveur et semble savoir s'en servir. Librement.

Serge Prince

À la recherche de John Ford, Joseph Mc Bride, Institut Lumière/Acte Sud. 2007.

## LA QUÊTE DU CON

Nous n'avons pas vu *La Conquête* de Xavier Durringer parce que nous sommes des journalistes pauvres, parce qu'on n'a pas envie. Ce qui ne nous empêche pas de le critiquer, en toute mauvaise foi.

APPELONS que le prix moyen d'une place de cinéma, en dehors de diverses réductions tarifaires, gravite autour de 10 euros. Dix euros pour voir une version romancée de l'accession au pouvoir de l'actuel président, c'est au mieux une mauvaise blague, au pire un impôt-vaseline masochiste. Alors on ne va pas se gêner pour cracher notre venin.

Durringer, le réalisateur, est un théâtral issu du "contemporain", cette forme d'art dramatique hyper-bourgeoise qui aime à mettre en scène l'exclusion et l'immigration à destination d'un public de non-exclus et non-immigrés<sup>(1)</sup>.

On n'oublie pas *Chok-Dee*, médiocre long-métrage du même Durringer sorti en 2003, où l'on suit l'épopée vraie d'un jeune "issu de la diversité"<sup>(2)</sup> et du milieu carcéral qui regagne sa dignité au sein de la société française en devenant

champion de boxe thaï en Thaïlande. Logique.

Le scénariste de *La Conquête*, Rotman, est un historien réputé qui sert de caution véridique, soit un spécialiste du passé politique de la France pour traiter un présent persistant. Logique.

### LA BAISE ? ÇA VA MERCI

Or de politique, il semble y en avoir assez peu dans *La Conquête*. Selon François Cluzet, un acteur qu'on aime bien, cette partie du scénario aurait été effacée au profit de l'étude de mœurs, ce qui a motivé, dès la lecture, son refus d'endosser le rôle de notre président.

Alors payer, et entrer dans une salle obscure pour mirer le spectacle de la politique-spectacle qui pourrit la vie de millions de Français depuis 2007, voir des acteurs emperqués, aussi doués soient-ils, singer les primates de la droite

bling-bling, et ressentir de l'empathie pour l'homme Sarkozy : non, non et non !

L'affiche résume bien la hauteur du propos : c'est bien l'histoire d'un petit homme en quête de con (au sens étymologique), et qui finit par trouver 53 % de cons prêts à le suivre. *La Conquête* porte très mal son titre. *La Baise* aurait été plus opportuniste. Puisqu'il s'est bien agi de baiser Cécilia, Carla et surtout le peuple français.

Rendons toutefois hommage à la production qui réussit à guérir le complexe de petite taille du cinéma français vs son cousin américain dans le genre biographie filmée en temps quasi-irréal.

Chapeau bas sincère, tant le genre n'est pas dans nos mœurs. Une brèche largement ouverte dans laquelle s'est engouffrée une foule de projets prétendant raconter la vie de... DSK. Encore une histoire de quéquette, et de cons. Vive la France.

Zrek

(1) Exemple : *Troubles*, pièce de théâtre jouée en 2005 à Paris par une bande d'intermittents précaires à la gloire du metteur en scène.  
(2) Dida Difât, franco-algérien, champion du monde de Muay Thai en 1991 et 1993.

